

hexagone

REVUE TRIMESTRIELLE DE LA CHANSON

#36

MARIE LAFORÊT
JÉRÉMIE BOSSONE
BERNARD JOYET
NICOLAS MORO
ARMELLE DUMOULIN
NATASHA BEZRICHE
LISE CABARET
EVELYNE GALLET...

ÉCRIRE
CLAUDE
LEMESLE
MAURICE
VIDALIN

BABX
Colossal amour

DAVID LAFORE

Opéra

(autoproduit)



Dans un article de 2019 consacré aux albums de David Lafore et Flóp, un journaliste écrivait que, chacun dans leur genre, ils subissaient l'ombre de Katerine, « baobab [cachant] une forêt de bonzaïs ». Bien vu. Si Flóp a perpétué le versant *bossa* intello décalée, Lafore a poussé dans le rouge le curseur électro-boum-boum. Ce dernier EP, tout en synthés et voix trafiquées, fait subir à la chanson française mille outrages absurdo-technologiques mais, assez étonnamment... elle s'en sort ! Dans le morceau-titre au riff menaçant, Lafore balance du non-sens en rafale et joue à créer du malaise (« Ça sent le sang ») avant de pousser des cris de rockeur cyborg à la Suicide. Dans *Passerotto*, autotuné jusqu'à l'os, on croirait le dandy Christophe des dernières années (*Mes nuits blanches*, son duo vocodérisé avec Orties) — Christophe Van Huffel faisant d'ailleurs le lien — pendant que Lafore, drôle d'oiseau, piaille : « Tu changes ma vie en fleur. » C'est à la fois bête... et désarmant. Les mélodies crèvent l'armure synthétique et nous emportent. Au-delà des signes extérieurs *high tech* il y a l'amour, intrépide malgré la fièvre : « Tu me guili guili avec les yeux [...] On est comme échappés [...] des bombes » (*Soleil bombé*) ; derrière les voix robotisées, de l'enfance à revendre : « Y a des ballons partout / Y a des insectes fofous » (*Cavalcades*). Humain, après tout.

Nicolas Brulebois

LOU NELL

Histoires de corbeaux

(autoproduit)



Et si à l'instar de Billie Eilish, qui s'impose probablement comme ce qui est arrivé de mieux à la chanson internationale ces dernières années, nous considérons Lou Nell comme notre plus belle promesse hexagonale ? Artiste aux inspirations multiples, du rock au slam en passant par le rap, ne taisant pas sa passion pour Mano Solo, Allain Leprest ou Barbara, c'est dans une veine folk relativement traditionnelle — qui n'est pas sans faire songer à Pomme — que Lou Nell, du haut de ses 24 ans, nous renverse à coup d'*Histoires de corbeaux*.

Dans ce mini-album sept-titres — le deuxième après l'EP *À fleur de mots* en 2022 et le cinq-titres « berceuses » *Enfant de la nuit* l'année suivante (« Pas vraiment un EP, mais une petite bulle entièrement faite maison », dit Lou Nell) —, tout séduit : le velours de la voix, les guitares demi-caisse ou folk aux sons cristallins, les *pickings* délicats, les histoires introspectives qui disent une hypersensibilité, la douce et lumineuse mélancolie de ces histoires d'oiseaux noirs. D'*Où se cache le soleil* à *Je suis l'hiver*, Lou peint ses saisons intérieures, croque avec inspiration les situations, laisse aller le débit de ses émotions, donne libre cours à son imagination, invite au voyage. « Je chante pour m'entendre vivre », dit-elle. Nous, nous l'écoutons avec attention. Gros coup de cœur.

David Desreumaux

ARMELLE DUMOULIN

Kervran

(le furieux)



La voix l'air de rien, Armelle Dumoulin pose des bombes poétiques. On ne donnera pas de qualificatif — chanson « écolo », « féministe », chanson-ci-ça : sert à rien. Il faut toucher délicatement du doigt les images... des vers pointent leur nez à chaque tournant de coin. Ce sont des lignes de présence, des « seuils », dit-elle, dans ce bestiaire de nos cœurs et nos têtes (« d'hirsutes ») ; selon l'angle et la luminosité, ça peut dire un truc ou un autre, parfois ça parle sec : « On voit plus le bleu de la même couleur » (*C'est clair*). C'est chanté sur le ton de la conversation, poétique puisée à nos langues ordinaires : « Mais qu'est-ce que je disais / Ohlala fraîcheur du soir me fait souvent tout oublier » (*Ce jour-là*, chanson d'un « corps mû par on ne sait quoi »). Des choses s'entonnent, bercent ou picotent, et pas que par les mots : cette voix d'étrange dans *Corbeau* tandis que coule le piano du complice Antoine Sahler, c'est beau. Et la guitare en écho dans *Le pont*, comme une attente, pour mieux faire voir la phrase qui passe : « Dépose un peu ta tête. » *Et cetera* ! Sans cesse des lieux d'étrangeté tendres, espiègles et cruels, ménagent et dérangent dans ce cinquième album de celle dont l'écriture rappelle, impromptu, Nicolas Jules ou Natyot ; des émotions-questions qui viennent repeupler nos p'tites têtes.

Agnès André



ARMELLE DUMOULIN

Corbeau de haut vol

À la fois familier et ouvert sur de nouveaux territoires : c'est l'impression ressentie à l'écoute de *Kervran*, cinquième album de la chanteuse-guitariste Armelle Dumoulin. Un style immédiatement reconnaissable, une cohérence par rapport au reste de son œuvre, mais aussi l'envie d'aller voir ailleurs : quatre ans après un *Brise vitrail* confiné, elle invite pour la première fois un groupe à jouer avec elle — majoritairement féminin, tous et toutes auteurs ou autrices, muses de personne. Malgré (ou grâce à) ces fortes personnalités — dont Katel à la réalisation et Julie Gasnier aux claviers —, Armelle creuse encore plus profondément son sillon : celui d'une chanson rock à la poétique toute personnelle, mots singuliers tirés au cordeau pour prendre dans ses rets l'humain, bestiau étrange qu'elle tutoie comme un vieux pote.

H « Kervran », c'est breton. Jusqu'ici, parlant de tes origines, tu citais l'Auvergne.

AD C'est le principe, avec deux parents... il peut y avoir une double origine ! « Kervran » c'est le nom de ma mère. J'adore la Bretagne, l'eau. Je me suis dit que ça faisait un combo. Ça me plaisait d'avoir un nom propre, au lieu des titres censés récapituler tous les mots contenus dans les chansons — et il y en a déjà énormément. En breton, celui-là signifie « le lieu du corbeau ». Ma mère prétendait que ça voulait dire « maison de l'oiseau » parce qu'elle trouvait cet oiseau moche, oiseau de malheur, etc. Ça m'a amenée à me renseigner sur le corbeau. Comme d'habitude, les cathos au Moyen Âge ont complètement changé sa signification. Alors que dans les autres mythologies — celte, égyptienne, grecque —, c'est au contraire un animal magique, hyper valorisé, qui fait le lien entre les vivants et les morts, l'obscurité et la lumière, un messager qui relie les mondes entre eux. Ça me plaisait beaucoup. C'est de plus un animal hyper intelligent, qui comme les singes résout des problèmes à trois niveaux ! Ils ont aussi des rituels : quand l'un est mort, les autres se mettent en rond. J'ai alors écrit *Corbeau*, un hommage délibéré à cet oiseau, avec cette image de la noirceur qui s'envole.

H *J'ai écouté l'album une fin d'après-midi, alors que le soleil se couchait, en me baladant dans un parc. À un moment, le cadre, les nuées d'oiseaux passant au-dessus de ma tête, la noirceur naissante, associés à ces chansons d'animaux, de lieux loin de la ville, d'obscurité... j'ai eu une petite épiphanie : soudain, tout collait.*

AD C'est très bien vu et ça me fait énormément plaisir. J'adore les seuils, entre le jour et la nuit, les moments de bascule, un peu sur la ligne de crête — j'écris aussi un peu sur cette ligne de crête, et je pense en effet qu'un parc, en ville, entre le jour et la nuit, de plus en marchant, c'est un très bon choix. Le crépuscule est mon moment préféré. En hiver je suis ravie... quand tout le monde est dégoûté. J'adore la nuit.

H *La nuit, dans Le pont, transforme l'eau en « un Soulages qui bouge ».*

AD J'ai fait cette constatation en observant une eau noire, à la lumière de la nuit. J'aime beaucoup Soulages — bien qu'il soit assez facile à caricaturer. Je me suis dit que ça faisait un peu intello, mais c'est exactement la comparaison qui m'est venue en tête. Je me suis donc permis de l'écrire.

H *Comme la première chanson, le disque aurait pu s'appeler Animalerie : il est traversé par beaucoup d'animaux.*

AD Oui, plus que je ne croyais. Je suis très intriguée par les animaux. Ça ne m'étonne donc pas, mais je ne l'ai pas fait exprès.

H *Les animaux sont là pour évoquer l'animalité en nous ?*

AD Sans forcément le vouloir... mais je pense que ça me travaille à fond. « Quand j'promène le chien de ma tête », dans *Animaleries*, c'était pendant le confinement : on avait le droit de se promener une heure, un peu comme un chien. Alors je disais : « Bon, je vais promener le chien. » Le chien c'est moi, c'était un peu la blague de l'heure de sortie. Je l'ai développée. Dans *Ce jour-là*, on s'interrompt subitement pour voir passer un renard dans un champ. C'est une scène qui a pu arriver : on est dans nos pensées, nos discussions, et soudain un principe naturaliste ou de réalité nous traverse.

H *Tu reprends *Matin trouvé*¹. Elle est d'une écriture plus littéraire.*

AD Beaucoup de gens me parlent de cette chanson. En effet, c'est une espèce de récit.

H *Une mésaventure potentiellement traumatique, qui ouvre vers quelque chose de positif.*

AD Oui, une chanson de guérison, comme *T'y as posé tes mains*, dans l'album précédent. J'en ai plusieurs qui parlent non de rédemption, mais disons de « relevaille ». Pour en revenir à celle-ci, un jour que j'étais dans un bar, j'ai entendu un mec dire un texte — j'ai

1 - *Matin trouvé* figure dans l'album *Le grand tout*, de Christian Paccoud et le Sister System, interprétée par Aurélie Miermont.

« En breton, “Kervran” signifie “le lieu du corbeau” »

su après que c'était de Rimbaud — racontant quelque chose d'arrivé mais déjà passé. J'ai aimé l'idée : commencer au moment où l'action est terminée, comme si on arrivait après la bataille. C'est le point de départ. Ce qui m'intéresse plutôt — parce que le drame, quelque part, on s'en fout un peu —, c'est le fait de continuer.

H *Après le choc, ce sont les gens autour qui nous sauvent.*

AD Oui, et même un salaud peut te sauver, s'il s'ennuie — c'est ce que la chanson raconte. Un salaud désœuvré peut être gentil par inadvertance. Et puis j'aime ce truc assez ballade dans la musique, qui avance comme sur un chemin, pas *western* mais dans l'esprit : ton cheval continue d'avancer et toi aussi, puisque tu es dessus — « Que continue l'aventure ! »

H Les moyens du bord. *Je trouve cette chanson ambiguë, donc intéressante. J'ai pu l'interpréter comme une consolation ironique devant une espèce de mâle dominant qui aujourd'hui aurait perdu de sa superbe.*

AD Je n'ai pas trop envie de donner la clé, mais en effet il y a cette ambiguïté : on peut prendre cette chanson de deux façons. Le fond est quand même une espèce de consolation. Pour un pote. C'est pour ça que je l'ai écrite. Et j'ai choisi dans le champ lexical des mots assez particuliers... que les gens interprètent en fonction de leur vécu.

H *Tu veux dire que moi, mec toxique, je l'interprète de cette façon ?*

AD Tu le prends pour toi ! (*Rires.*) Sur scène je fais une petite présentation qui, sans expliquer, donne un éclairage, lève un peu le

voile de l'ambiguïté. Conclusion : venez donc l'écouter en concert ! (*Rires.*)

H *En l'écrivant, tu t'es dit sciemment : « Je vais y glisser une ambiguïté » ?*

AD Non, j'avais écrit la chanson. Mais comme en ce moment il y a ce mouvement #MeToo, qui remet en cause les rapports de domination, je me suis dit : « C'est drôle, ces mots changent de sens. » C'est lié au contexte social. Il y a dix ans, les mêmes mots n'auraient pas eu la même connotation. J'ai été étonnée de voir que certaines femmes le prenaient de cette façon. Parce que les hommes, je n'ai pas encore trop eu de discussion avec eux à ce sujet — tu es le premier mâle toxique que je rencontre. (*Rires.*) Mais c'est intéressant de voir comment infuse le contexte sociolinguistique. À un moment j'étais presque énervée de voir à quel point il était plus fort que moi !

H *Jusqu'à présent tu travaillais surtout avec des hommes. Est-ce que choisir un groupe aux trois quarts féminin relève de la « sororité » ?*

AD Non, ce n'est pas du tout ma démarche. Il n'y a pas de drapeau offert avec le disque. Avec Antoine Sahler nous étions juste un peu au bout de notre rapport musical. Je voulais changer, confier la réalisation à quelqu'un d'autre. Katel, je la connais depuis vingt-cinq ans. J'ai toujours aimé, dans ses disques, son travail sur le son, les programmations. Il y a aussi Julie², parce qu'on s'entend bien et qu'elle a une approche de la musique assez... sensorielle. Elle trouve d'incroyables lignes de contre-chant, sans savoir si c'est un la ou un sol. Ça fait un bel alliage avec Katel qui, elle,

est hyper technique. Antoine c'est pareil : il a l'oreille absolue, il sait tout jouer. Et moi, à la guitare, je ne sais pas toujours nommer ce qui en sort. Ça faisait donc deux clowns blancs et deux augustes, deux binômes.

H *Tout de même, les chiffres officiels montrent qu'il y a peu de musiciennes dans les musiques actuelles.*

AD Là-dessus je suis d'accord : ça craint. Tant mieux si ce sont des filles qui bossent. On a découvert qu'il y avait des subventions : cinq mille balles de plus si tu respectes les quotas ! Et tout à coup mes vieux potes rockeurs ont mis une meuf en lumière — une au son, une à la batterie... c'est fou !

H *Comment communiquez-vous avec vos « hypermusiciens » ?*

AD C'est ça qui est génial : ce sont avant tout des gens intelligents et sensibles — avant d'être des femmes, des hommes, etc. Ce qu'il y a de particulier dans cette équipe c'est que ce sont tous des auteurs — même Tatiana, la batteuse³. Tous ont leur projet solo, tous écrivent. Nous étions donc d'accord pour ne pas partir dans un délire de musiciens, une musique qu'on kifferait au détriment des paroles et desservirait le sens. Moi aussi, vu que c'est mon cinquième album, j'ai progressé. J'arrive plus à parler ce vocabulaire-là. Et eux, comme ce sont des artistes, auteurs, poètes... on pouvait communiquer. Par exemple j'ai pu dire : « Là ça ne va pas du tout : c'est *Tintin au Congo*. » Et c'était ok, ils voyaient ce que je voulais dire. Nous avons eu à ce sujet de gros fous rires — ils comprenaient très bien ma façon imagée de parler musique.

H *Est-ce que tu as dû leur expliquer les chansons ?*

AD Non. D'ailleurs il y a plusieurs morceaux où nous n'avons pas ressenti la même chose, et j'adore ça. En général je ne dis rien, mais je réponds à toutes les questions. Sur scène notamment. La dernière fois, à Cartelègue, en Gironde — salle pleine parce qu'il n'y avait pas de match de rugby... —, un énorme gars vient

me parler de *T'avoir connu*⁴ : « Je crois que j'ai pas compris, mais ce que j'ai compris c'est que... c'est quelqu'un qui a disparu. » Moi : « Vous avez compris. » Souvent on fait peur aux gens en leur faisant croire qu'ils sont bêtes et n'ont rien compris, alors que c'est rarement le cas. Mais ils ont quand même cette crainte. Je dis toujours à la fin : n'hésitez pas à venir me parler. Ça fait de belles discussions. J'ai plein de choses à dire parce que j'ai très bien choisi ce que j'ai écrit. Ce n'est pas du tout gratuit ou intellectuel, et encore moins de l'écriture automatique : c'est plutôt senti et travaillé.

H *Comment procèdes-tu ? Il te faut une phrase étonnante — « promener le chien de ma tête », par exemple — et tu bâtis autour ? Tu biffes ce qui est trop banal ?*

AD Non : je ne l'écris pas, tout simplement. J'essaie en effet de partir d'une phrase qui me semble décrire quelque chose de très précis, même si à beaucoup de gens elle peut paraître bizarre. Je la garde parce qu'elle me fait de l'effet. Par exemple : « Il pleut sur mes parents / Il neige sur mes frères⁵ ». Je savais parfaitement que cette phrase touchait en moi quelque chose d'assez profond, mais je ne savais pas exactement quoi. Je l'ai fait mûrir dans ma tête en vivant, en marchant, comme une obsession qui se promène dans ma vie... jusqu'au moment où elle me saoule trop : là, j'écris. Mais du coup je n'écris pas énorme, parce que ça a été mâché, labouré, éprouvé. Je n'écris pas des pages et des pages : je sais ce que je vais dire. Il peut encore y avoir des surprises, mais non, je ne biffe pas des choses qui seraient trop explicatives. Et puis j'ai vieilli : j'ai donc un peu mon style, maintenant. Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle.

H *Tu utilises beaucoup le tutoiement. Encore plus qu'au paravant.*

AD C'est vrai : non seulement je vieillis, mais en plus je me raidis, je me radicalise.

H *Lorsque tu écris, tu as une personne en tête ?*

3 - Tatiana Mladenovitch, qui se cache parfois sous le nom de Fiodor Dream Dog ou Fiodor Novski.

4 - Chanson-titre du troisième album d'Armelle Dumoulin.

5 - *Il pleut sur mes parents*, in *Le quatre*, EP paru en 2017 entre le troisième et le quatrième album.



AD En général l'idée vient par rapport à la vie, ou à quelqu'un — par exemple : « On voit plus du tout le bleu de la même couleur⁶. » Donc, souvent oui. Mais à la rigueur on s'en fout : la personne ne le sait pas, je transforme. Et puis il y a l'adresse : on écrit des chansons pour les chanter à des gens. C'est un lien avec le concert : le « tu » représente tous les « tu » de l'assemblée.

H Les diagonales du vide, *je l'ai vue comme un éloge de la marginalité que tu as pu croiser. Par exemple au Festival des Fromages de chèvre.*

AD Oui... je n'avais pas pensé aux *Chèvres*. C'est plutôt par rapport à mon adolescence, où j'étais une petite fille qui vivait parmi plein de grands — des mecs qui avaient tous de vieilles fermes, écoutaient John Zorn, Philip Glass, du *noise*, fumaient, etc. Grosse culture, intellos, mais qui vivaient dans des trucs pas possibles. Ils m'ont fait découvrir beaucoup de choses. Il y a peu, en allant jouer à Angoulême et recroisant des potes, ça m'a rappelé cette époque où j'ai vécu ça et beaucoup, beaucoup appris — de la vie, de la culture. J'ai adoré ces personnages un peu inattendus.

H *Alternatifs...*

AD Pas trop babos quand même ! Plus John Zorn et *noise* que La Rue Ketanou. (*Rires.*) Il y a quand même des trucs qui ne sont pas possibles ! Et puis « diagonales du vide » est une expression que je trouve assez belle. Chanteurs, à jouer dans des bleds, des assos, chez machin, etc., on laboure ces diagonales du vide. Ce texte je l'ai écrit dans un train revenant d'Angoulême ; j'avais commencé sur une page arrachée au livre que j'étais en train de lire, mais comme le texte était long ça ne tenait pas⁷.

H *Quel livre ?*

AD *À la recherche du temps perdu.* Tout le monde le lit en ce moment. C'est Antoine Sahler qui m'en a donné l'envie⁸.

H *À une époque tu ne jurais que par*

Henri Michaux et Valère Novarina. Tu parviens donc à revenir à des écritures moins déconstruites ?

AD En réalité je suis plutôt réac⁹ en matière de littérature. J'ai relu récemment *Les contemplations* de Hugo : magnifique. Je trouve toujours qu'en chanson française, tout le monde écrit comme s'il n'y avait pas eu Rimbaud.

H *Tu me l'as déjà dit⁹. Le ressassement, c'est en effet un truc de réac...*

AD Oui, mais tout le monde ne m'a pas entendue ! (*Rires.*) En chanson française, quand on a 45 ans on est jeune ! Voilà.

H *Animaleries, m'a-t-on fait remarquer, peut rappeler Nicolas Jules. C'est une comparaison qui te convient ?*

AD Il a une écriture classique, assez sèche. Ce morceau est en effet un peu écrit de cette façon, proche de la sienne : précise dans la rime, dans la découpe. Chaque pied est compté, il y a des enjambements, des rimes internes, des rimes riches... et une mélodie très « ligne claire ». Malgré le synthé, la structure, les accords, c'est très à l'ancienne. On m'a aussi parlé de Brassens.

H *C'est contradictoire : il ne faut pas faire comme si Rimbaud n'avait pas existé... mais c'est bien quand même de faire encore comme Brassens ?*

AD Parce qu'on fait de la chanson, pas des poèmes ! Cette forme-là, très dense, qui peut s'adresser à tout le monde, est un cadre où j'aime bien me lover : ça m'intéresse de m'y confronter dans l'écriture. Cette forme chanson, « classique », on l'aime et on la tord à notre façon.

H *Quelqu'un comme Flóp¹⁰, que j'ai découvert récemment, est capable de délirer, d'aller loin musicalement dans la modernité, tout en gardant toujours en tête cette culture chanson — Brassens, Louki, Lapointe.*

AD Pour moi c'est un peu le Graal. Paccoud,

6 - Refrain de *C'est clair*.

7 - Dans le livret, Armelle remercie la voisine de train qui l'a dépannée en papier.

8 - En complément de son dernier album intitulé *Le hasard*, Antoine Sahler a en effet consacré un *podcast* à son rapport à Proust (*Le hasard — journal d'un album, épisode 7*). Lire *Hexagone* n° 32 p. 104 à 119.

9 - Dans un entretien paru en 2017 dans la revue *L'Impératif*, aujourd'hui disparue, et disponible sur le site de l'artiste.

10 - Lire la chronique de l'album p. 26 et le retour de concert p. 157

« Je trouve toujours qu'en chanson française, tout le monde écrit comme s'il n'y avait pas eu Rimbaud »

11 - Voir note n° 9.

travaillant avec Novarina, disait : « Avant de casser les assiettes, il faut les fabriquer. » Connaître les codes établis pour pouvoir les reprendre, les tordre, les détruire. C'est la quadrature du cercle : produire un truc à la fois construit et déconstruit, moderne et familier, dans lequel les gens peuvent se retrouver, sans toutefois lâcher sur l'exigence de ce que tu veux écrire et de quelle façon.

H Hirsutes parle de nature, d'espoirs perdus... face à ce lieu central hyper moderne : le cyber-kébab-épicerie-coiffeur.

AD C'est un peu ma chanson Enki Bilal : l'idée d'une modernité en ruine, dans une ville post-je-ne-sais-quoi. Il y a comme deux chansons en une, entre refrains et couplets. Une espèce de resurgissement d'humains, d'énergie, au milieu d'une ville où sont présents tous les espoirs de la modernité, mais un peu décrépis. Nos espoirs, plus ou moins déçus. J'aime la ville, mais je vois bien que c'est une superposition de couches. Des trucs glauques où l'homme n'est pas le bienvenu, le modernisme qui écrase les gens... et nous au beau milieu, dans cette sorte de vortex.

H Dans le refrain tu utilises un bégaïement qui rappelle les Who, My generation... Dans notre entretien il y a huit ans⁹ tu disais que les premières fois où tu as dit des textes au Limonaire, tu bégayais.

AD Oui, et les gens trouvent encore que je parle vite. Parler vite est une forme de bégaïement : tu es en apnée, comme quand tu bégayais. Moi, c'est à peu près résolu, mais pas tout le temps : dès que je suis émue ou que j'ai un truc hyper important à dire, je

veux parler encore plus rapidement... et par contrecoup, je me mets à bégayer.

H Au Limonaire, c'était le trac ou quelque chose remontant à l'enfance ?

AD Je pense que c'était déjà là. J'ai toujours parlé très vite. Lorsque j'ai compris que c'était un truc de bégaïement, j'ai su que c'était lié à la respiration. Ou ça bloque ou tu parles trop vite — amplifié par le stress, l'émotion.

H Comment l'as-tu surmonté ?

AD J'ai fait un peu d'orthophonie en me disant que si je voulais vraiment faire ça de ma vie, il fallait que les gens me comprennent. Maintenant j'arrive à le gérer, à mieux respirer — j'ai joué pendant des années un spectacle pour enfants, et lorsqu'il faut parler vraiment lentement, j'arrive à le faire. Mais j'ai un peu lâché l'affaire. À un moment j'ai eu l'impression de faire de la chirurgie esthétique : c'était tellement dans ma façon de penser et de m'exprimer, que me l'enlever afin d'être plus pro, plus dans la norme, c'était comme toucher à un endroit hyper intime vraiment constitutif de ma personne. J'ai donc arrêté : ça m'arrive moins — encore un petit peu dans la vie si je suis très émue ou stressée. Je me suis rendu compte que si tu laisses passer trois secondes au moment où les gens disent : « Tu peux répéter ? », ça infuse dans leur cerveau le temps qu'ils comprennent. Donc, j'attends. En réalité ce sont eux qui écoutent lentement ! Et puis tout est relatif : je parle moins vite que Françoise Sagan, mais quand même plus vite que François Bayrou. Donc ça va. (Rires.) ©

propos recueillis par Nicolas Brulebois
photos David Desreumaux
© Leica SL2 © Leica Summicron 35 mm f/2



Ⓣ Armelle Dumoulin vient de faire paraître *Kervran*, chroniqué p. 21 du présent numéro.

En 2016, elle nous accordait un entretien à l'occasion de la parution de *T'avoir connu*, son troisième album. (*Hexagone*, n° 1, p. 130-135)

Vous pouvez suivre l'actualité d'Armelle Dumoulin sur ses pages Facebook et Instagram ainsi que sur armelledumoulin.com